

L'Émigré

Günther Anders

INÉDIT

EN LIBRAIRIE DÈS LE 8 SEPTEMBRE 2022

La philosophie de Günther Anders (1902-1992) s'est bâtie au contact de l'histoire tragique d'un siècle meurtri par plusieurs drames inédits. Il a été l'un des plus virulents critiques du développement du nucléaire et s'est montré sensible aux dérives de la société technicienne. Membre de l'École de Francfort, il fut proche de Walter Benjamin et de Stefan Zweig. Il fut également un élève de Husserl et le premier mari de Hannah Arendt. Il a entretenu une correspondance avec Claude Eatherly, membre de la mission qui largua la bombe atomique sur Hiroshima le 6 août 1945.

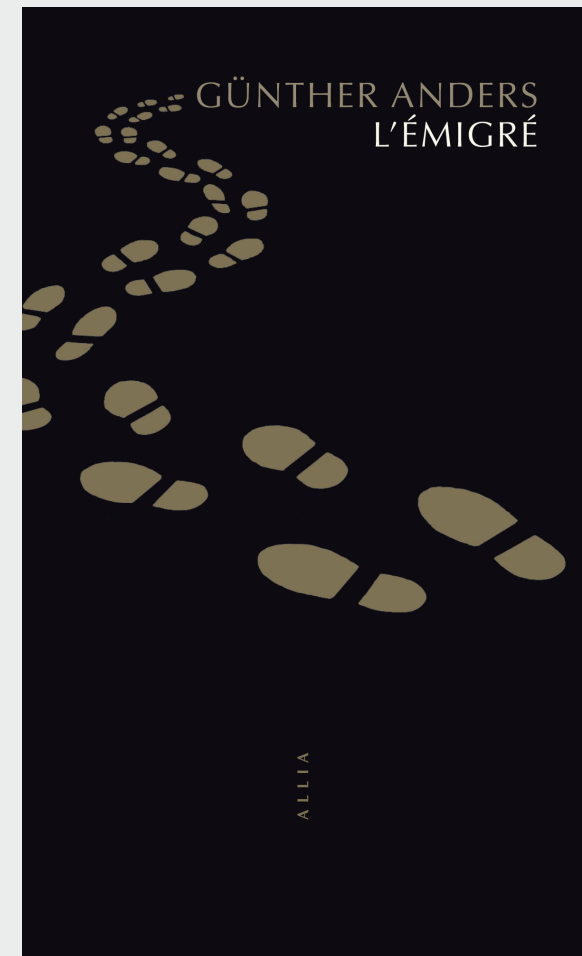
Vivre écartelé entre une multiplicité de temps, de vies, de milieux, naître et mourir plusieurs fois : telle est l'existence de l'homme déraciné. Dans ce texte inédit en français, Günther Anders livre sa vision déchirante de la condition morale, sociale, psychique et philosophique de l'émigré.

Contraint de reconstruire sa vie sociale à partir de rien, de penser et de s'exprimer dans une nouvelle langue, l'émigré vit plusieurs vies en une. La multiplication de ses identités a pour conséquence un dessaisissement de soi, une perte de sa propre existence. Elle le pousse au désespoir, parfois à la mort.

Comme dans une lettre imaginaire, Anders s'adresse à un destinataire indéfini et ce "tu" saisit le lecteur. Anders, lui-même juif émigré en France puis aux États-Unis, réalise le tour de force de donner toute sa dimension universelle et atemporelle à ce drame intime, le rendant ainsi accessible au lecteur. C'est là son originalité : montrer comment l'expérience de l'émigration offre un reflet de la condition humaine elle-même.

Il est plus facile
de voir ce qui se passe au coin d'une rue
que de saisir ce qui se trouve au coin du temps.

EXTRAIT : "Tu me plonges dans l'embarras lorsque tu me demandes de te raconter ma vie. Je n'ai pas eu une vie. Je ne puis me souvenir. Les émigrés en sont incapables. Nous, les pourchassés de l'histoire universelle, avons été privés de la possibilité d'une vie au singulier."



Traduit de l'allemand par Armand Croissant
64 pages – 7 €

À contre-courant : l'épopée du label 4AD

Martin Aston

INÉDIT

EN LIBRAIRIE DÈS LE 8 SEPTEMBRE 2022

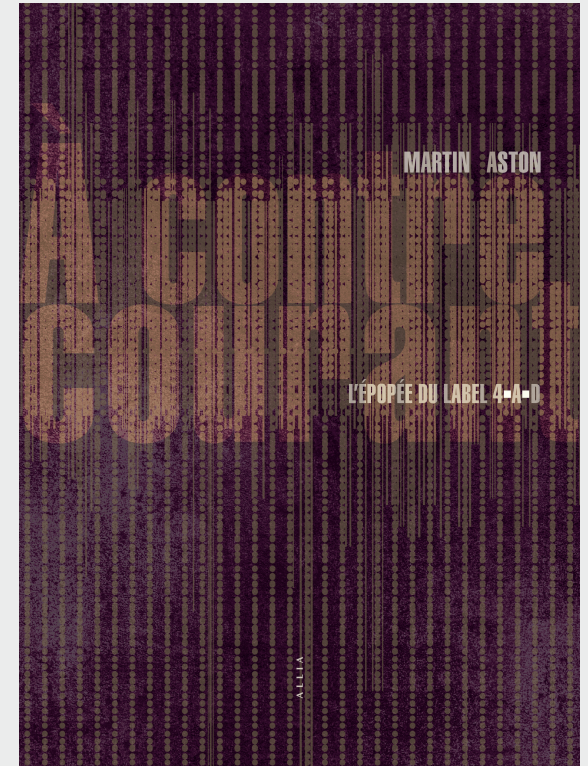
Martin Aston a grandi dans le Londres des années 1970. Passionné par la scène indépendante, il commence par contribuer à des fanzines musicaux. En 1984, il débute sa carrière de journaliste avec le compte-rendu d'un concert de New Order, paru dans le *Melody Maker*. Il travaille ensuite comme journaliste musical et contribue à des magazines tels que *The Times*, *Esquire*, *MOJO*, *Q* ou encore le *Guardian*. Il est également l'auteur de *Pulp* (MacMillan, 1995), consacré au groupe éponyme, et *Björkgraphy* (Simon & Schuster, 1996), biographie de la chanteuse Björk. Il vit à Londres.

4AD est un label légendaire. Créé en 1980 à Londres, en pleine effervescence du post-punk, de la new wave et du rock indépendant, il est l'emblème de la scène alternative des deux décennies suivantes. 4AD, c'est d'abord la figure mythique et énigmatique d'Ivo Watts-Russell, découvreur de groupes cultes. En citer quelques noms suffit à donner le vertige : Nick Cave et The Birthday Party, Dead Can Dance, Pixies ou encore Cocteau Twins. Mais au son s'ajoutent les images : les pochettes saisissantes signées Vaughan Oliver, identifiables au premier coup d'œil. Cette alliance entre musique novatrice et graphisme racé a forgé l'esthétique farouchement singulière d'un label exceptionnel.

L'histoire de 4AD et de son succès est aussi celle d'un moment charnière dans l'histoire du rock, le passage douloureux et contradictoire de l'underground au mainstream. À une époque où la musique souffre toujours de l'industrialisation contre laquelle le label se dressait dès ses débuts, son héritage reste une source intacte d'inspiration. Plus de quarante ans après, 4AD demeure percutant, mystérieux, magnétique. À contre-courant, définitivement.

Le défi,
c'est d'être accroché au même rêve.

EXTRAIT : “Un livre aurait déjà pu être écrit à cette époque, mais l'entreprise paraît plus pertinente aujourd'hui, avec le mythe qui grandit d'année en année. C'est donc un témoignage sur une maison de disques qui a vraiment existé, sur son originalité propre, sur son intemporalité. À contre-courant. Parfois, il faut se méfier de l'eau qui dort.”



Traduit de l'anglais par Éric Tavernier
Édition illustrée
832 pages – 30 €

L'Atomisation de l'homme par la terreur

Leo Löwenthal

I N É D I T

E N L I B R A I R I E D È S L E 8 S E P T E M B R E 2 0 2 2

Originaire de Francfort-sur-le-Main en Allemagne, Leo Löwenthal (1900-1993) est un pionnier de la sociologie de la culture. Issu d'une famille juive, il rejoint en 1926 l'Institut de recherche sociale, et fonde la *Zeitschrift für Sozialforschung* (*Revue de Sciences sociales*) en 1932. La montée du nazisme le force à quitter son pays pour New York, aux côtés d'autres philosophes tels qu'Adorno, Horkheimer ou Marcuse. Si nombre de ses confrères retourneront en Allemagne après la guerre, Löwenthal restera quant à lui aux États-Unis et rejoindra le département de sociologie de l'université de Berkeley. Il est l'un des représentants de la critique du capitalisme et du postmodernisme.

C'est toujours par la terreur que la pensée totalitaire s'immisce chez l'individu. La terreur détruit les liens, confisque aux individus leur propre passé, leur capacité à anticiper leur avenir, et les rend ainsi plus vulnérables face aux manipulations. La lutte pour la survie devient la préoccupation principale, à l'exclusion de toute autre considération. La conscience de faire le mal s'anesthésie peu à peu. C'est l'obéissance hiérarchique qui prend alors le pas, justifiant la levée des inhibitions. Frappées de stupeur, les populations se retrouvent dans un état de dépendance infantilisant. Cet engrenage, libérant la violence dans une escalade perpétuelle, écrase tout espoir d'en connaître un jour la fin. Car même libérés, les individus tendent à reproduire les schémas d'action et de pensée propres au fascisme...

Où cette terreur puise-t-elle sa source ? C'est au sein même de la civilisation moderne que Leo Löwenthal en identifie les germes. Le progrès technologique, la production de masse nous ont appris à suivre des schémas préétablis sans les remettre en cause. L'homme moderne, frustré par son impuissance, esseulé et déraciné, se trouve prêt à accepter toutes les idéologies. Les fascistes furent les premiers à saisir et à exploiter politiquement cette pauvreté spirituelle.

Qu'y a-t-il dans la civilisation moderne qui ait permis à cette terreur d'exister parmi nous ?

EXTRAIT : "Une opinion largement répandue veut que la terreur fasciste n'ait constitué qu'un épisode éphémère dans l'histoire moderne, aujourd'hui fort heureusement derrière nous. Je ne saurais être de cet avis. Ma conviction est que cette terreur est profondément ancrée dans les tendances de la civilisation moderne, et en particulier dans la structure de notre économie."



Traduit de l'anglais par Benjamin Saltel
48 pages – 3,20 €

Actes relatifs à la mort de Raymond Roussel

Leonardo Sciascia

NOUVEAUTÉ

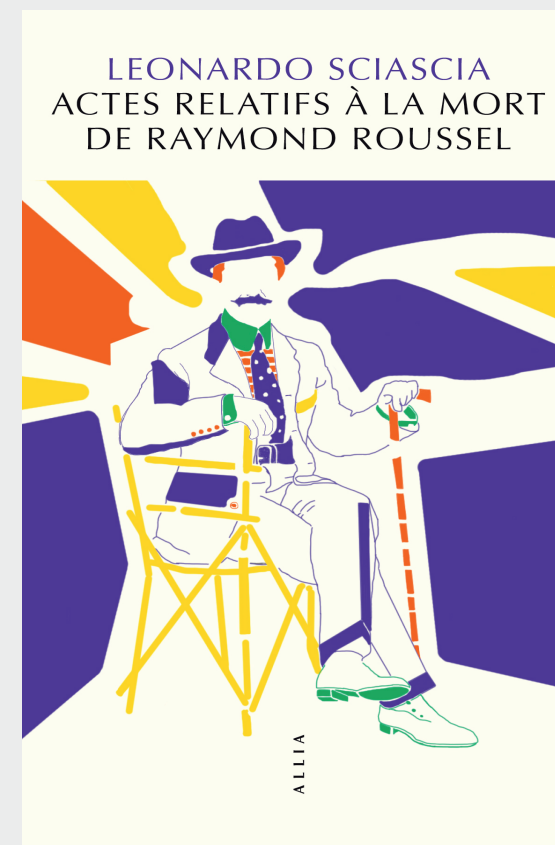
EN LIBRAIRIE DÈS LE 8 SEPTEMBRE 2022

Chroniqueur, romancier et essayiste, Leonardo Sciascia (1921-1989) s'inspire pour la matière de ses romans des jeux de pouvoir qui régissent la vie en Sicile et de leur incroyable capacité à sombrer dans l'irrationalité. Il est l'auteur de *Le Conseil d'Égypte* (1963), *Les Poignardeurs* (1976) ou encore de *La Disparition de Majorana* (Allia, 2012). Suite à la publication de *L'affaire Moro* (1978), il est vite devenu un personnage incontournable des scènes culturelles et politiques internationales.

Raymond Roussel (1877-1933), auteur de *Locus Solus* ou *Impressions d'Afrique*, est l'un des écrivains les plus excentriques, les plus imaginatifs et les plus originaux de la littérature moderne. Inventeur d'étrangetés littéraires vénérees par les surréalistes, dandy toxicomane, "plus grand magnétiseur des temps modernes" selon André Breton, son influence sera aussi souterraine que durable.

Le 14 juillet 1933 au matin, en l'an XI de l'ère fasciste, Raymond Roussel est retrouvé mort dans la chambre de son hôtel à Palerme. Après une enquête sans autopsie et d'une rapidité étonnante, il est décrété par la police de l'État fasciste italien que M. Roussel, de nature neurasthénique, s'est suicidé par excès de barbituriques dans la nuit du 13 au 14 juillet. Leonardo Sciascia entre alors en scène, en véritable enquêteur.

Il reprend avec précision le procès-verbal édité par le juge Margiotta, les dires des témoins et des proches de Roussel ; s'attarde sur les détails et pointe les incohérences. La conclusion est sans appel : "il n'avait pas envie de mourir". C'est l'occasion pour Sciascia de se livrer à une critique des méthodes de la police fasciste : à mesure que les indices s'accumulent, il souligne les bizarreries ; à mesure que les faits se figent, il fait apparaître le mystère et la complexité. Jusque dans sa mort, Raymond Roussel se devait de demeurer une énigme...



Traduit de l'italien
par Jean-Pierre Pisetta
64 pages - 7 €

Mais ce soir-là, Roussel ne voulait pas mourir ;
il voulait, pensons-nous, uniquement dormir.

EXTRAIT : "Et ce n'est pas tout : quand Charlotte Fredez fut rattrapée par le culte des rousselliens en tant que femme dévouée au génie, fidèle compagne et témoin de ses derniers jours et de sa mort, elle prétendit, paraît-il, qu'il s'était suicidé en s'ouvrant les veines. Avait-elle refoulé le souvenir des faits réels ou, tout simplement (et de manière intéressée), mentait-elle ? Dans l'un et l'autre cas, un mystère subsiste."

Pour un art radiophonique

Paul Deharme

NOUVEAUTÉ

EN LIBRAIRIE DÈS LE 8 SEPTEMBRE 2022

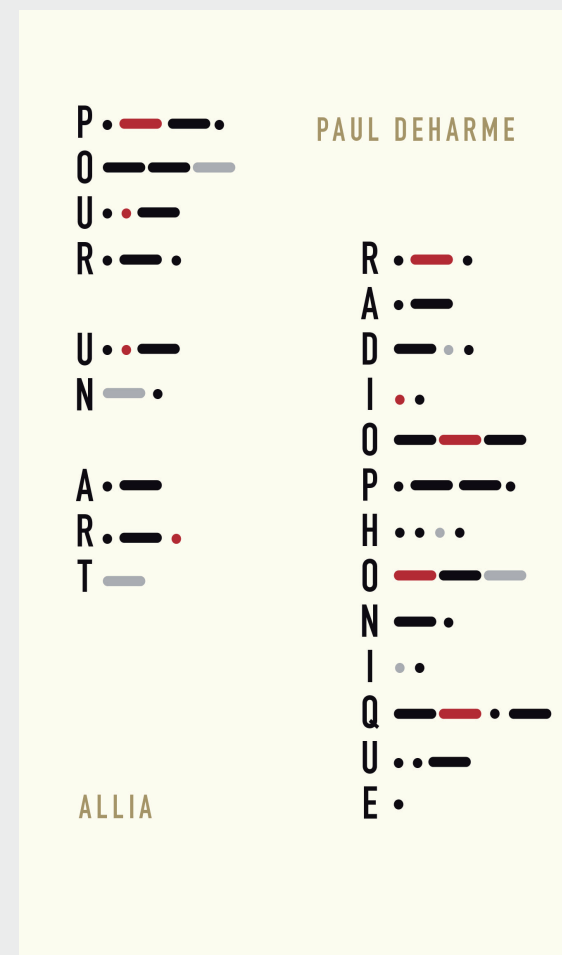
Après avoir exercé diverses professions, Paul Deharme (1898-1934) prend la tête de la régie publicitaire d'une filiale d'Havas qui se lance sur le marché de la T.S.F.. Marié à une poétesse, il est bien introduit dans les cercles artistiques et culturels parisiens. Comme les surréalistes qu'il fréquente, il est profondément marqué par la psychanalyse freudienne. Il conjugue donc ses intérêts pour la psychanalyse et la radio en fondant les studios Foniric, un service de production radiophonique.

Et si la radio était avant tout un art ? Un immense territoire créatif à défricher ? Empruntant à la fois au manifeste et à l'art poétique, *Pour un art radiophonique* appelait dès 1930 à investir créativement la T.S.F. (pour "télégraphie sans fil"), en prenant en compte les propriétés de ce nouveau média.

Précurseur et très influencé par la psychanalyse, Deharme pressent que la T.S.F., accessible à un large public, a le pouvoir de stimuler l'inconscient de l'auditeur en faisant émerger des images à partir des seuls mots et sons. Le texte fourmille de propositions avant-gardistes : Deharme repense le reportage radio, il se préoccupe des conditions d'écoute (et conseille l'écoute au casque), et anticipe même la possibilité du montage sonore, techniquement impossible à l'époque. Alors que le formatage n'épargne pas la radio, ce texte fondateur dessine des voies inexplorées. La radio n'a pas dit son dernier mot !

Le rêve n'est plus l'origine de l'œuvre, il en est le but.

EXTRAIT : "Nous avons l'art muet, voici l'art aveugle. Ce projet, que son esprit apparente au surréalisme, ne doit pas recevoir du public l'accueil défavorable qui a marqué les premières manifestations littéraires de cette doctrine. Le surréalisme prend, en effet, ses sources et sa vie dans le subconscient (tel qu'il est aujourd'hui défini). Et c'est bien le subconscient que nous prétendons, par T.S.F., émouvoir directement sans éveiller le conscient ni son action perturbatrice."



112 pages - 12 €

Kulturindustrie

Theodor W. Adorno & Max Horkheimer

E N L I B R A I R I E D È S L E 8 S E P T E M B R E 2 0 2 2

Professeur de philosophie et de sociologie à l'université de Francfort, Max Horkheimer (1895-1973) a fondé et dirigé l'Institut de recherche sociale à Francfort, institut qui reprendra ses travaux aux États-Unis, Horkheimer étant contraint à l'exil en 1933. Il est le principal penseur de la "théorie critique" des années 30.

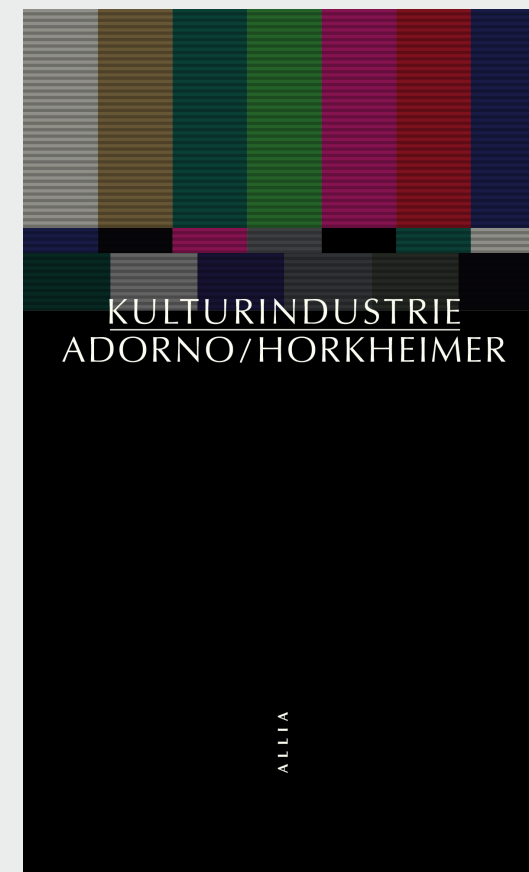
Philosophe, sociologue et musicologue allemand, Theodor W. Adorno (1903-1969) suit des études de philosophie. Après avoir soutenu sa thèse sur Husserl en 1923, il devient l'élève du musicien Alban Berg. En 1938, il rejoint Max Horkheimer à l'Institut de recherche sociale de New York, avec qui il écrira *Dialectique de la raison*. Après de nombreuses publications sur la musique et la consommation culturelle à l'ère industrielle, il laisse inachevée sa *Théorie esthétique*, parue à titre posthume.

Dans ce texte, Adorno et Horkheimer démontrent que toute manifestation culturelle et tout moyen de diffusion – film, radio, magazine – forment un système. Nulle voix ne peut s'en extraire, ni se faire entendre hors de lui.

Obéissant aujourd'hui à une logique extensive, l'industrie culturelle devient, dans le capitalisme avancé, une industrie du divertissement. L'amusement n'est en outre que "le prolongement du travail". Aussi, celui qui en jouit, s'il échappe alors au travail automatisé, ne crée que les conditions pour être en mesure de s'y confronter à nouveau. Précurseur, *Kulturindustrie* reste une critique fulgurante, remarquablement actuelle, de la culture de masse.

Tous se pressent dans la crainte de manquer quelque chose.

EXTRAIT : "Il est une chose à propos de laquelle, il est vrai, l'idéologie creuse ne badine pas : la sécurité sociale. 'Nul ne doit avoir faim ou froid ; tout contrevenant ira au camp de concentration' : cette plaisanterie qui vient de l'Allemagne d'Hitler pourrait servir d'enseigne à toutes les entrées d'établissements de l'industrie culturelle."



Traduit de l'allemand par Éliane Kaufholz
112 pages – 7€

Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise

Giacomo Casanova

E N L I B R A I R I E D È S L E 8 S E P T E M B R E 2 0 2 2

Aventurier et intrigant, secrétaire d'un cardinal et protégé d'un sénateur, ancien joueur et charlatan auprès de particuliers crédules, tour à tour agent secret de la police vénitienne et "perturbateur de l'ordre public", comme il se nommait lui-même, Casanova (1725-1798) se retire enfin à Dux en Bohême, auprès du comte Waldstein. Il a soixante ans. Vieilli et instruit d'expérience, il médite alors et rédige divers ouvrages qui méritent assurément l'attention du lecteur moderne.

Voici sans conteste la plus extraordinaire des aventures de Casanova, celle qui le rendit célèbre : le récit de son évasion spectaculaire de la prison vénitienne des Plombs, d'où jamais personne ne s'était échappé. Arrêté pour conduite amonale et possession de livres occultes, Casanova ne sait pas quelle sera la durée de sa peine. Ce qui le conduit à une certitude : pour sortir, il faudra s'enfuir.

On découvre ses compagnons de cellule, certains appréciés, beaucoup honnis. C'est avec quelques-uns d'entre eux qu'il mettra au point son plan. Il dresse ainsi un panorama de cette micro-société carcérale de l'époque, mise sous les verrous par les inquisiteurs de Venise. L'incarcération de Casanova est également un exercice philosophique. Il se livre à une critique cinglante du système carcéral, dont le but est de détruire les esprits, voire de déshumaniser les prisonniers.

Athéisme, liberté morale, aventure : plus qu'à aucun autre de ses textes, le libertin doit à *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise* son éternel panache romanesque.

Cet homme deviendra grand vizir, il deviendra pape, il culbutera une monarchie, pourvu qu'il s'y prenne de bonne heure.

EXTRAIT : "Dans ces deux heures d'attente je n'ai pas manqué de me figurer qu'on allait peut-être me transporter dans les Puits. Dans un endroit où on se nourrit d'espérances chimériques on doit aussi avoir des craintes extrêmes. Le tribunal, qui pouvait disposer de moi, maître de l'éminence et de la profondeur du palais, aurait fort bien pu envoyer à l'enfer quelqu'un qui aurait tenté de désertir du purgatoire."



192 pages – 11 €